

Lucie Mayrand

PARMI LES ÉTRANGERS

récit



www.luciemayrand.com

© Lucie Mayrand, 2015

Dépôt légal - novembre 2021
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN : 978-2-9820455-3-8

*À Madeleine Morin et Adrien Mayrand, mes parents,
vous qui m'avez tant donné.*

Parmi les étrangers

Nous sommes figés sur place comme deux piquets de bois, plantés là, un petit et un grand, dans l'espace restreint du palier de l'entrée. Quelques mèches de mon toupet me collent sur le front. Je reviens de jouer à la marelle avec mes nouvelles amies.

J'avais sept ans. Enfant blonde au regard gris bleu, j'ai gardé un souvenir précis de ce moment.

Le monsieur à la figure très foncée se tenait debout devant moi. Je ne le connaissais pas. Sa présence me subjuguait. Pour la première fois, je voyais quelqu'un beaucoup trop bronzé avec, en plus, une chevelure dense, d'un noir on ne peut plus noir. J'ai vite baissé les yeux, me rappelant que ce n'était pas poli de dévisager les gens. Si je me fiais aux images contenues dans le livre de géographie des Frères Maristes, que j'aimais feuilleter pendant que ma sœur faisait ses devoirs de cinquième année, lui et moi étions de races humaines différentes.

L'homme me bloquait le passage. J'aurais voulu me réfugier auprès de ma mère ou partir me cacher dans la grande chambre à coucher des filles. Mais, il m'empêchait d'accéder aux quatre marches menant à l'étage principal. Je ne l'ai pas entendu me murmurer un bonjour. Je n'ai pas vu qu'il me souriait timidement. J'étais trop gênée. Je n'avais pas le choix de regarder par terre et d'attendre qu'il s'enlève de mon chemin ou, mieux, qu'il s'en aille. Quand mon attention a cessé d'être centrée sur les poils couleur caramel de notre chien Kelly sur le tapis vert forêt, j'ai enfin aperçu ce que cet étranger transportait avec lui. Avant que j'y comprenne quoi que ce soit, lui et sa petite valise sont descendus au sous-sol.

Ça ne faisait pas bien longtemps que nous avions déménagé de la cam-

pagne pour venir en ville. J'entendais parler de Terre des hommes. Qu'est-ce que cela avait à voir avec La Sarre? Était-ce une manière de désigner la région abitibienne? Je ne savais pas qu'Expo 67 ne se résumait pas seulement à une chanson qu'on ne cessait de passer à la radio. Mon monde avait subi une tout autre transformation. L'environnement agricole avait disparu, remplacé par une rue remplie de maisons. Par des voies interreliées, je pouvais maintenant me rendre à l'école ou à la bibliothèque municipale en moins de dix minutes à pied.

L'arrivée de cet inconnu dans ma nouvelle demeure représentait un second bouleversement en peu de temps dans ma courte existence. Je rencontrais notre premier chambreur. Au tournant du millénaire, bien après mon départ pour faire ma vie et fonder ma propre famille, mes parents en auront accueilli plus de deux cents.

Notre maison en ville, je la trouvais immense : six chambres à coucher spacieuses, une grande cuisine, une salle à manger, un vrai salon et un sous-sol au lieu d'une cave de quatre pieds de hauteur. Je nous voyais devenus riches. Notre mère continuait tout de même à nous montrer comment éviter de gaspiller, c'était bien normal à cette époque. Après tout, nous étions dix enfants.

Dans ce nouveau décor, mes journées ont été remplies de joie et de petites peines vite passées. Les soucis financiers avec lesquels mon père et ma mère ont jonglé, je n'en ai eu conscience que bien plus tard.

Au début, lorsque, un par un, les aînés devenaient autonomes ou partaient étudier à l'extérieur de la région, un pensionnaire entrant occupait la place laissée vacante. Puis, leur nombre a augmenté, justifiant la décision de mes parents de créer deux pièces de plus au sous-sol. Mes frères, mes sœurs et moi avons perdu la salle de jeux, que nous utilisions peu finalement. De loin, nous préférions passer nos journées dehors à explorer les alentours à pied ou à bicyclette. Lorsqu'on voyait apparaître les premiers flocons, cela marquait le début de la saison de hockey bottine que l'on pratiquait au bout de la rue qui se terminait en cul-de-sac. Le temps de placer quatre grosses roches ou des mottes de neige en guise de buts, deux équipes s'étaient formées comme par magie, prêtes à jouer.

La Sarre possédait bien quelques hôtels et un motel. Mais, les conditions économiques de l'époque, stimulées par l'exploitation forestière, a provoqué une affluence hors de l'ordinaire. Ma mère a su saisir l'opportunité, pour

joindre les deux bouts bien sûr, mais plus encore. Elle tenait mordicus à ce que nous puissions poursuivre nos études au-delà de la 5e secondaire.

L'arrivée d'un chambreur se passait simplement. Nous recevions d'abord un appel téléphonique ou l'on se présentait carrément à la porte. Maman lui offrait une première visite, moyen détourné de voir à qui elle avait affaire. Satisfaite, elle dévoilait le tarif établi, qui incluait la lessive hebdomadaire et trois repas par jour.

Mes souvenirs d'enfance ne remontent qu'à cette seconde étape vécue en ville. Je suis l'avant-dernière dans la famille. Les huit plus vieux ont connu notre vie d'avant. Celle des photographies en noir et blanc. J'adorais les voir et les revoir. Elles me présentaient la ferme, la famille qui grandissait. J'essayais d'imaginer les aventures dans la forêt toute proche, les baignades légendaires de mes frères dans la rivière sinueuse plus loin derrière la maison. Encore aujourd'hui, lorsqu'ils en parlent, absolument rien ne me revient. Ou bien je n'existais pas ou j'étais trop petite et tenue à l'écart.

Par contre, je me rappelle très clairement les fois où maman essayait la grande vitrine du salon. Elle la faisait rire, comme le prétendait la publicité du produit nettoyant populaire. Elle tirait sur la corde pour descendre le store horizontal presque jusqu'au rebord de la fenêtre. Elle remplaçait soigneusement l'affiche *Chambre et Pension*, avant de poursuivre et de refermer le léger voile semi-transparent.

La petite pancarte, ma mère l'a fabriquée elle-même. Dans la remise derrière la maison, elle a déniché un panneau préfini qu'elle a découpé de la bonne grandeur, sablé, puis peint en blanc. Maman adorait bricoler. Moi, j'aimais la voir faire, installer tout son matériel sur la table de la salle à manger. Le soleil emplissait cette pièce l'après-midi. Instinctivement, dans ces rares moments bien à elle, nous évitions de la déranger. Sur ce qui allait devenir son écriteau, elle s'est appliquée à tracer d'abord chaque lettre au crayon à mine. Ensuite, d'une main habile, sur chacune d'elles et en toute délicatesse, son petit pinceau a fait naître les trois mots, l'un en dessous du suivant, en noir. Elle est restée sobre dans le style et a complété le tout en peignant le contour de deux traits parallèles. Personne n'aurait à en douter. Chez nous, on n'offrait rien de plus qu'un service honnête et vertueux. La plupart des enfants du voisinage voyaient une chose comme celle-là pour la première fois.

Chaque semaine, mes meilleures copines posaient des tas de questions.

Moi la première, je m'étonnais de retirer un certain succès des diverses explications que je leur fournissais. Bien innocemment, je me suis mise à en rajouter, sans trop exagérer, en profitant tout de même pour élever d'un cran le rang social de ma famille. Puisque nous disposions de tant d'espace, nous pouvions bien dépanner ces gens. Ces pauvres sont obligés de trouver du travail dans notre ville, loin de chez eux, leur répétais-je de temps à autre. Une touche de charité chrétienne faisait toujours bonne impression.

Comment tant de monde dans la maison ne nous rendait-il pas tous complètement dingues ? À quoi ressemblait donc notre quotidien ? J'ai fini par saisir à quel point notre situation avait quelque chose d'original. Cela m'a poussée à bavasser toujours un peu plus de ce qui se passait entre nos quatre murs. Rien de bien grave. Je rapportais, ici et là, des manières d'agir, des mots bizarres qui me faisaient rire ou pouvaient impressionner. Une sorte de feuilleton, du genre télé-réalité avant-gardiste, a pris vie. Seulement deux ou trois événements insolites, offerts à des enfants imaginatifs, suffisaient. La curiosité du moment rassasiée, notre envie de bouger réapparaissait et nous retournions à nos jeux.

L'heure des repas m'inspirait, favorisait la création de bonnes histoires. Chez moi, c'était comme recevoir de la visite à longueur d'année. Les enfants mangeaient à tour de rôle au comptoir qui pouvait en accueillir trois du coup. À table, ne s'assoient que les pensionnaires et mes parents. Voir les yeux écarquillés de mon public avait quelque chose de grisant. Admettre qu'en vérité tout se passait dans un climat serein aurait suscité une grande déception. Nous nous sommes vite adaptés à la procédure établie par maman pour que, dans la cuisine, les choses se déroulent rondement. D'un autre côté, je me demandais si je n'y allais pas un peu fort quand je parlais d'heures cacophoniques à rendre sourd, quand la différence entre chez eux et chez nous ne se trouvait probablement que dans le nombre de conversations simultanées. Nos convives, venus de différents milieux, nous offraient des sujets très variés. Ces discussions, j'essayais souvent de les suivre toutes.

En toute honnêteté, mes amies m'offraient de belles occasions de monter en épingle des scénarios un tantinet teintés de drame. Cela m'amusait beaucoup de leur lancer des défis. Pouvaient-elles deviner la quantité de nourriture que nous devons avoir dans nos armoires et dans le frigo, seulement pour les déjeuners ? Avaient-elles une idée des douzaines d'œufs, des sacs de pain tranché, des pots de beurre d'arachides, de Cheez Whiz et de café instantané, des boîtes de Corn Flakes et de Rice Krispies qui se consommaient

chez moi? Par contre, je n'exagérais pas à propos des patates. Dès l'âge de dix ans, la plupart du temps, c'était moi qui héritais de la tâche d'éplucher les pommes de terre, pour le souper, chaque jour de la semaine, quatre et parfois cinq semaines par mois, douze mois par année. Dans ce temps-là, le riz ne s'apprêtait qu'en dessert, sous la forme d'un pouding crémeux où nageaient quelques raisins secs réhydratés et gonflés. Quant aux pâtes, elles se résumaient aux spaghettis que mon père disait détester sans vraiment donner de raison.

Mes descriptions stupéfiantes avaient leurs limites. Presque naturellement, mes récits ont obliqué vers un côté plus personnel, des instants de sensibilité et d'émotions. La plupart des chambreurs aimaient raconter d'où ils venaient, nous informaient de leurs projets, parlaient de leur famille avec entrain et tristesse parfois. J'avoue que j'en rajoutais là aussi. Je devais bien compenser. Je n'allais quand même pas leur dire que trop souvent, tous ces adultes échangeaient leurs opinions sur la politique, discutaient des problèmes de l'économie mondiale. Sujets lourds et ennuyeux à mourir donc, sans intérêt pour mes auditrices. Les considérations humaines pouvaient mener ailleurs. Ces dernières m'ont donné l'occasion de me lancer dans des présentations plus colorées de mes personnages.

Par exemple, j'ai donné un caractère mystérieux au plus ancien : monsieur Grenier. Il m'aidait sans s'en rendre compte. Il paraissait beaucoup plus vieux que son âge et brillait par son silence. Il ne souriait que très rarement. Un exemple vivant de discrétion extrême. Monsieur Grenier s'installait à table le premier, toujours au même endroit. Son repas, il l'avalait à toute vitesse. Puis, il s'éclipsait aussitôt son thé noir ingurgité. J'avais peur qu'une bonne fois, il finisse par se brûler la langue. On ne lui connaissait aucun ami, pas de famille, non plus.

Un jour, il a reçu un appel téléphonique. Ce court moment, nous l'avons trouvé comique, car Monsieur Grenier s'est mis à crier sans se rendre compte qu'il tenait le combiné à l'envers. Mais, nous n'avons pas rigolé très longtemps. Nous avons vite compris que le pauvre vieux ne savait pas comment utiliser l'appareil. Il devait être le dernier de ces hommes à le croire futile, ce machin juste bon à propager les commérages. Mon public ému et totalement intrigué examinait différemment ce petit bonhomme presque chauve, quand il allait marcher, chaque jour, le corps bien droit, le regard fixe, les mains jointes derrière le dos. J'aurais pu me laisser aller à faire toutes sortes de suppositions sur de sombres activités qu'il avait amplement

le temps de manigancer à notre insu dans sa chambre. Je prenais goût à ce qu'on me trouve intéressante. Pousser ma chance trop loin aurait risqué de tout gâcher.

À l'école polyvalente, mon entrée a été carrément triomphale. Depuis le milieu de cet été-là, un pilote de brousse, un véritable pilote d'avion, logeait dans *MON* sous-sol. J'étais prête à jurer qu'il n'était nul autre que le frère jumeau de Tom Selleck. Même sourire espiègle. Mêmes moustaches taillées à la perfection. Noms de famille différents, mais, de toute évidence, Tom Selleck a dû s'inventer un patronyme d'artiste afin de faire carrière aux États-Unis. C'était une pratique bien connue. Les retours du Grand Nord de l'aviateur Desjardins prenaient des allures spectaculaires, à l'instar des performances d'acteur de son célèbre frère. À bord de son appareil, libéré de la présence des chasseurs ou des géologues qui ont eu besoin de ses services, il nous avertissait qu'il rentrait au bercail en survolant la maison et le quartier au complet à basse altitude. Comment vouliez-vous que mes camarades en reviennent ?

Il me semblait que, chez nous, on ne craignait pas d'instaurer de nouvelles façons de faire. À commencer, par le premier pensionnaire, celui-là même qui m'a tant subjuguée. Aujourd'hui, je sais qu'il s'agissait d'un homme des Premières Nations qu'à l'époque, on appelait un *Sauvage*. Maman n'en a pas fait de cas. Monsieur Noël — il portait un nom exceptionnel en plus! — est resté parmi nous onze années. Bien d'autres auraient pu apprendre de ses bonnes manières et de son empressement à rendre service.

La réalité nourrissait aisément mes fictions. Je repense au bel Australien, un géant qui gesticulait beaucoup. Ses sourcils, aussi blonds que ses cheveux, encadraient un visage pas seulement basané, mais cuivré. Et ce Français, qui enseignait le français en 4^e secondaire. Impossible d'inventer une chose pareille !

Plusieurs travailleurs d'ailleurs au Québec se faisaient engager à l'un ou l'autre des moulins à scie qui roulaient rondement. Des jeunes s'exilaient pour étudier dans ma ville, au centre de formation professionnelle. J'aimais bien aussi quand on hébergeait des joueurs de hockey des ligues mineures lors de tournois d'envergure.

Les animateurs de radio représentaient le vedettariat local. L'un d'eux a loué une de nos chambres après qu'il ait dû vendre sa maison. Il s'ennuyait de ses enfants, partis dans l'Ouest canadien avec leur mère. Il a pris de son

temps pour m'apprendre à brasser des cartes à jouer comme le font les croupiers des casinos. Une prouesse technique que je pratiquais sans relâche lors de nos parties de *cribbage* et qui m'est restée.

En 1974, nous avons reçu un Sénégalais, un vrai Noir, par l'entremise de l'organisme Jeunesse Canada Monde. Le voir circuler en été dans notre petite ville, sandales aux pieds, dans sa longue tunique blanche, faisait tourner bien des têtes. C'est la quantité de piments forts broyés, qu'il ajoutait systématiquement dans son assiette, qui m'impressionnait le plus chez ce pensionnaire. Je me souviens aussi qu'il nous a servi toute une leçon quand il nous a proposé de faire comme dans son pays et de manger tous ensemble à partir d'un unique grand bol, avec nos doigts de la main droite en guise de seuls ustensiles ! Nous nous sommes regardés entre nous, la terreur inscrite sur nos visages. Il a réussi à mettre un terme à nos chicanes au moment de laver la vaisselle.

Il y a eu aussi le professeur d'histoire avec ses phrases énigmatiques. Il venait de la grande ville, de Montréal ou Sherbrooke. Mentionnant l'abondance dans laquelle nous vivions, j'ai mis quelque temps à comprendre ce qu'il voulait exprimer par celle-ci qu'il nous répétait souvent : « Avez-vous déjà pensé aux petits Chinois d'Afrique ? »

Bien entendu, nous avons affronté des cas plus difficiles. Ceux-là, non plus, je n'aurais jamais pu les inventer. Comme ce supposé évadé de l'aile psychiatrique arrivé tard en soirée. Il se prenait pour un policier et nous flanquait son badge à quelques centimètres du visage à tout moment. Ce qu'il tenait dans sa main n'était rien d'autre qu'une roulette de sucette pour bébé avec un trou au milieu. Bleu poudre. Un gros gaillard bien inoffensif en fin de compte. Son séjour a duré presque toute une année. Les hôpitaux commençaient à désinstitutionnaliser ce type de patient, qui semblait perdu la plupart du temps.

Il me revient aussi la fois où nous avons été obligés d'adopter la diète sévère d'un jeune adulte atteint du diabète. Maman a jugé qu'après tout, la chose ne nous ferait aucun tort. Pour une fois, je n'étais pas du tout de son avis. La saveur insipide des desserts qu'elle confectionnait sans sucre ou avec un succédané, je n'ai jamais pu l'oublier. Bizarrement, il s'agissait d'un étudiant, parti du Lac-Saint-Jean, croyez-le ou non, venu suivre une formation en cuisine professionnelle à La Sarre en Abitibi ! Un ami l'accompagnait. Les deux partageaient la même chambre. Les tours pendables que le second

jouait au premier! Bien fait pour lui, ai-je pensé à l'époque. Jusqu'à ce que je voie celui qui nous privait de sucre blanc, une seringue à la main, sur le point de s'injecter une dose d'insuline.

Celui, que nous avons cru Mexicain, était arrivé sans avertissement, tout sale. Sur le coup, impossible de comprendre un mot de ce qu'il essayait de nous dire. Malgré tout, maman y est parvenue à force de signes et de gesticulations. Il ne désirait pas louer une chambre. Il ne demandait qu'un peu de nourriture. Prendre un bain aussi. Lorsqu'il est reparti, il portait des vêtements de travail de mon père, un peu élimés, que maman lui a donnés. Il devait être content, car, ses haillons puants, il les a laissés sur le plancher, près de la baignoire. C'est bien la seule fois que j'ai vu ma mère jeter du linge à la poubelle.

La crise économique des années '80 a marqué le début de la fin de cette aventure familiale. Les travailleurs itinérants sont devenus chose du passé. Ma mère considérait avoir réussi auprès de ses propres enfants. Nous avions tous un diplôme en main, une vie ailleurs. Elle a donc accepté d'accueillir des jeunes délinquants, le temps qu'ils atteignent leur majorité légale. Ces pensionnaires-là, je les croisais à peine les fins de semaine.

Les visiteurs dans notre grande demeure en ville, c'était nous à présent. Tout de même, mon quotidien leur a longtemps appartenu, à tous ces étrangers. Si j'ai adoré étudier, à l'école, la géographie et l'existence des multiples ethnies, j'ai réellement appris l'essentiel sur le genre humain à la maison.

*Achévé à
Rouyn-Noranda, Québec, Canada
février 2015*

